

Moi j'ai un livre sur les genoux allez vous faire foutre mais je suis quand même contente que vous m'ayez invitée. On ne se connaît pas c'est vrai. On n'est pas familiers en famille éloignée. Je vais juste rien dire alors. Le soleil ça fait froncer les yeux pas besoin de lunettes noires pour masquer le dégoût. Des gens simples.

Fait beau. Fait pas beau. Cette année ci ou ça. Je lis J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève, se pâment longuement sous l'ardeur des climats. Sérieusement.

Marilyn Lauzon, *Memphrémagog*, p. 33.

Le Pied est la revue littéraire des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal.

Rédaction

Alexandra Briand-Soucy, *rédactrice en chef*

Roxane Desjardins, *rédactrice en chef*

Jean-François Thériault, *secrétaire de rédaction*

redaction@lepied.littfra.com

Association des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal

3150, av. Jean-Brillant, local C-8019, Montréal (Québec) H3T 1N8

Correction et révision littéraire

Roxane Desjardins, *responsable*

correction@lepied.littfra.com

Marie-Ève Dionne, Amélie Hébert, Alexis Lafleur, Justine P. Ledoux, Rosemarie Savignac,

Chloé Savoie-Bernard

Collaborateurs à ce numéro

Annabelle Aubin-Thuot, Raphaëlle Beauregard, Evelyne Belliard,

Sylvie-Anne Boutin, Roxane Desjardins, Émile Dupré, Frédéric Gauvin,

Amélie Hébert, Renaud Lamy-Beaupré, Marilyn Lauzon, Anick Lebel,

Hélène Lépinay-Thomas, Marlène Monod, Alexandre Roy, Charles Singher,

Alex Tommi-Morin, Karianne Trudeau, Philippe G. Veillette, Éric Veilleux

Diffusion et organisation des événements

Geneviève Locas

evenements@lepied.littfra.com

Rédaction web

Alex Tommi-Morin

web@lepied.littfra.com

Graphisme et impression

Mardigrafe inc.

Infographie

Marc-André Cholette-Héroux

Illustration de la couverture

Émile Dupré

jenesaispasdessiner.com

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012

Les textes de prose (essai ou création) soumis doivent être d'au plus 700 mots (pour deux pages) ou d'au plus 1500 mots (quatre pages). Les textes doivent être remis en format .doc par courriel avant le lundi 2 juillet 2012 à l'adresse redaction@lepied.littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur doivent être indiqués dans le document. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur participera. L'auteur doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée.

Le Pied en ligne (lepied.littfra.com) diffuse tous les textes de la revue imprimée ainsi que des textes inédits. Pour soumettre un texte à la revue en ligne, envoyez le document à web@lepied.littfra.com. La longueur maximale pour le Web est 1500 mots; pour un projet de plus grande envergure, il est préférable de consulter le rédacteur web d'abord.

Surveillez les développements du Pied sur Facebook (Revue Le Pied).



Ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.

SOMMAIRE

Au lecteur	5
------------------	---

CRÉATION – PROSE

La fin de la dormance – <i>Amélie Hébert</i>	6
Quelle épopée? – <i>Alexandre Roy</i>	8
Où la fin du monde ne le changera pas – <i>Alex Tommi-Morin</i>	12
Le Labyrinthe d'éther – <i>Éric Veilleux</i>	17
Lettre à Anne – <i>Anick Lebel</i>	23
Tel que convenu en ce moment – 2 ^e partie – <i>Charles Singher</i>	27
Memphrémagog – <i>Marilyn Lauzon</i>	33
Une nuit d' pleine lune – <i>Frédéric Gauvin</i>	35
Notre Père, qui etc. – <i>Evelyne Belliard</i>	39
Chuchotements – <i>Hélène Lépinay-Thomas</i>	44
Après le voyage – <i>Annabelle Aubin-Thuot</i>	46
À l'autre, qui n'est pas moi – <i>Karianne Trudeau</i>	55

BANDE DESSINÉE

Onychophagie – <i>Émile Dupré</i>	41
---	----

CRÉATION – VERS

En voie d'abolition – <i>Renaud Lamy-Beaupré</i>	16
« Beauté paragrammatique » – <i>Marlène Monod</i>	21
Le Devoir, le vendredi 18 novembre 2011 – <i>Sylvie-Anne Boutin</i>	31
Jour de grève – <i>Philippe G. Veillette</i>	48
Que ça chicane mais que ça l'aille quelque part – <i>Roxane Desjardins</i>	49
Il existe un autre nord – <i>Raphaëlle Beauregard</i>	50
Suite à la jetée – <i>Philippe G. Veillette</i>	52

Au lecteur

T e revoici donc ici, lecteur, devant une nouvelle poignée de textes lancés là pêle-mêle par quelques auteurs. Même rencontre, même contexte, si ce n'est que cette fois les rues grondent un peu plus. Malgré tout il s'en trouve encore pour écrire, pour coucher quelque chose sur le papier, quoi que ce soit, vraiment, pourvu qu'on puisse le coucher.

Malgré :

le mutisme, la mutinerie des ancêtres;

l'impuissance du lecteur et de l'écrivain;

l'incommunicable instant du texte.

Malgré surtout les dix pieds de neige qui te tombent sur les épaules, comme les poubelles de l'avenir qu'on te jette sur la tête; « tiens, bonhomme, vis avec, fais ta part »; tu rages et tu bous de n'être que ce rêveur de toujours, rêveur de pacotille jamais casé; et tu écris tout bas pas trop fort, tu écris des mots qui ne sont peut-être pas les mots que tu sens vibrer dans ton infirme intimité, les mots qui te torturent le néant; mais tu les écriras ces mots, et pourquoi pas maintenant alors que ta pudeur s'embrace devant l'insupportable torture de l'indifférence; et une fois rassemblé, condensé, écrit le boulet de tes angoisses irréductibles, de ton indignation profonde, de ton indéfectible solitude dans ton corps, il te faudra le lancer de toute la pauvre révolte qui restera au creux de ton ventre, et espérer que quelque chose casse.

Rien ne t'empêchera de poser ta pierre; rien ne t'empêchera de te lever.

La prochaine fois, ton tour.

La fin de la dormance

Amélie Hébert

Elle s'habilla à la hâte et partit de chez lui rapidement, tout de suite après le réveil. Pendant qu'elle dévalait les marches menant à l'extérieur, elle découvrit un goût amer sur sa langue. Elle ne pouvait avaler la pénible sensation d'avoir été dupée, encore une fois. Elle regretta sa naïveté, son enthousiasme si facilement déclenché. Dehors, les deux pieds dans la neige, le froid la saisit à la gorge. Elle se résolut tout de même à avancer, car il n'y avait rien d'autre à faire que de partir. Quitter cet immeuble gris où, dans un appartement miteux, dormait encore celui dont elle avait bu les paroles, il y a de cela quelques heures...

Il faisait encore nuit; le ciel était clair, la lune crayeuse, quasi opaline. Les routes étaient presque désertes et les autobus n'avaient pas encore quitté les terminus des quatre coins de la ville. Elle se résigna à marcher pour se rendre chez elle. La nuit était froide, mais en pressant le pas, il était possible de se garder au chaud. Un vent froid et effronté la poussait, porteur d'un refus inébranlable : le refus de se laisser porter par le présent. Peu à peu, se forgea en elle la conviction que la distance parcourue agirait comme une gomme à effacer sur les événements de la nuit et des jours précédents. Le souvenir des corps chauds et des mains fébriles lui semblait à présent irréel, impossible. En effet, voilà qu'elle était seule, marchant jusqu'au matin dans les rues glacées de la ville, manquant de perdre pied chaque fois qu'elle faisait un pas, seule en position de précarité dans une demi-obscurité à la froideur cruelle.

Dans des moments comme ceux-là, des moments où toutes les fréquentations humaines s'étaient révélées des échecs, il ne restait plus que la tâche d'apprendre à se connaître soi-même, avec exactitude. Les autres, aussi fascinants soient-ils, n'étaient plus là. Lorsqu'il n'y avait plus que le vide pur et simple autour de soi, la seule chose qui restait à faire était d'entreprendre la construction de ce vide. Habiter l'absence, cela devait être fait, elle le savait désormais.

La solitude apparaît à plusieurs comme un monstre hideux, une créature se cachant sous les lits lorsqu'ils ne sont occupés que par une seule personne. Elle sait mieux que quiconque susciter des larmes, même des sources qu'on croyait

depuis longtemps taries. Peut-être est-il possible d'apprendre à apprivoiser cette bête. Sans doute est-il nécessaire d'essayer.

Joni Mitchell, dans une de ses plus belles chansons, chantait qu'elle était heureuse de s'en retourner à elle-même après avoir vécu un amour pareil à une explosion. Alors qu'elle marchait, elle pouvait entendre la voix chaude et feutrée de la chanteuse folk célébrer le bonheur de la solitude au cœur de l'hiver. *But you know I'm so glad to be on my own...*

Lorsque le soleil se leva enfin, l'air devint un peu moins âpre et la glace des trottoirs commença à fondre. Elle s'aperçut, après un certain temps, que ses pas l'avaient menée en terrain connu. La structure se tenant devant elle lui était bien familière. La tour, qu'elle n'avait pas réussi à juger belle ou laide, même après plusieurs années à la côtoyer, se dressait fièrement dans les couleurs roses du matin. Le funiculaire, cette locomotive qui avance sur un chemin de fer reliant la terre au ciel, n'était pas encore en fonction. Elle emprunta un escalier qui la conduisit à la plate-forme en béton de la structure, au pied de cette étrange tour ni droite ni couchée. De là-haut, il était possible de voir un des quartiers pauvres et autrefois industriels de la ville. Le souffle de sa cité se glissa en elle et la conforta.

À présent, elle n'était qu'à quelques pas de chez elle. Il ne lui suffisait plus que d'emprunter une de ces rues bien droites et de continuer pendant quelques coins de rue vers le sud et vers le fleuve. Elle rentrerait ensuite à la maison, se glisserait dans le minuscule appartement à peine chauffé qu'elle occupait seule, et irait se coucher. Le second réveil serait alors le vrai : il effacerait les départs à la hâte.

C'était là, exactement, que débiterait son aventure.

Quelle épopée?

Alexandre Roy

Voilà déjà quelques lunes que le nom de Ludovic Chevalier suscite, chez les membres de la Communauté, un engouement fébrile, une frénésie contagieuse. Le jeune guerrier, surnommé par certains l'Empâteur des âmes, fait naître, parmi les foules qu'il traverse, des vagues de murmures admiratifs. Les soirées de beuverie dans les tavernes des villages du Grand Royaume d'Exotor sont animées du récit de ses exploits qui se multiplient, jour après jour...

Que je sois éminemment agacé par l'admiration que l'on porte à Chevalier n'a rien à voir avec la jalousie. C'est plutôt que je ne puis m'empêcher d'y voir une désolante aberration, et c'est pour la mettre au grand jour que j'ai récemment mené une rigoureuse enquête sur l'Épopée Chevalier. Ainsi, pour faire la lumière sur cette affaire obscure, ou, si vous préférez, pour tamiser l'éclat aveuglant qui s'en dégage, voici un compte rendu réfléchi des principaux faits concernant ce jeune guerrier.

Le récit que je m'appête à raconter nous ramène quelques années en arrière. C'était une sombre époque où les artères du Royaume d'Exotor étaient infestées par la putréfaction et la mort, conséquences de la tyrannie d'un vil démon : Dar'Agoth!

Déjà, cela ne va pas du tout. La situation initiale laisse entrevoir la faiblesse du propos. Ce n'est là qu'une pâle imitation des grands récits, un ridicule agencement de clichés usés à fond : royaumes enchantés, seigneurs maléfiques, guerriers au destin fabuleux et autres pacotilles du même genre. Et c'est sans parler de noms comme la Communauté, Exotor ou Dar'Agoth! Ne vous privez pas de rire. Il y a de quoi. Tout cela, c'est du déjà « revu ». Enfin, je poursuis...

Éprouvé par le règne prolongé du despote démoniaque, le peuple d'Exotor déclinait, petit à petit, vers un désespoir sans retour¹. La puissance du tyran et de son armée, composée des plus immondes créatures imaginables, maintenait

¹ « désespoir sans retour » : l'expression est mal choisie. Le désespoir n'est pas vraiment un état irréversible.

dans l'échec toute tentative de révolte. Il fallait, dans la Communauté, se soumettre docilement à un génocide purement gratuit.

Si vous êtes le moins perspicace, vous avez deviné qu'un homme ne l'entendait pas de cette façon². Et sans doute avez-vous compris que cet homme, un jeune guerrier au potentiel insoupçonné, avait pour nom Ludovic Chevalier. Enfin, vous savez déjà qu'une destinée exceptionnelle lui vaudrait, quelques lunes plus tard, une grande renommée parmi les peuples d'Exotor, ce qui vous en dit long sur le succès de son entreprise... Vraiment, l'Épopée Chevalier est platement prévisible. Je la poursuis néanmoins...

Tout a débuté un soir où, rentrant chez lui, Ludovic Chevalier retrouva, affaissé contre le mur de sa chambre, son père ayant succombé aux treize dagues de Balgarok³ plantées dans son cœur. De toute évidence, le meurtre du père Chevalier n'avait pour motif que le plaisir sadique de son assassin. Les yeux baignés de larmes, le jeune Ludovic redressa la tête vers le ciel⁴ puis s'écria d'une voix tonitruante : « Dar'Agoth, infâme démon! Je jure, par tous les dieux, qu'avant la prochaine lune, par la force de mon épée, toi et ton armée aurez regagné les enfers que vous n'auriez jamais dû quitter. »

Ne trouvez-vous pas qu'il exagérait légèrement? Vaincre, seul, une armée complète dirigée par le plus puissant démon des abysses... équipé d'une simple épée et d'une certaine témérité. Soyons francs! Cette idée est aussi ridicule qu'inintéressante. Enfin...

Ne sachant trop comment aborder sa quête, le jeune héros opta pour une visite à la hutte du doyen de son village natal, car les aînés, traînant avec eux le poids d'une longue existence, ont acquis une sagesse et une connaissance du monde propices à servir les projets houleux de la fougueuse jeunesse⁵. Le vieil homme qui s'appelait Bazile s'exprima en ces termes : « Pour vaincre le démon Dar'Agoth et son armée, il te faut trouver l'épée magique de Rodlarthabanes située au plus creux de la forêt maudite de Cursedwood⁶. Équipé de cette arme légendaire, tu auras alors une puissance supérieure à celle du tyran, que tu vaincras sans l'ombre d'un mal. »

Que la vie serait belle si les crises sociales pouvaient se résoudre aussi simplement; par exemple, s'il suffisait de trouver, dans le plus creux du Sahara,

² Je présente des excuses officielles à tous ceux qui n'ont pas deviné.

³ Ce détail n'apporte rien au récit, mais le nom des treize dagues a quand même du mordant.

⁴ Plutôt vers le plafond.

⁵ Conception archaïque de la vieillesse. Les aînés d'aujourd'hui croupissent seuls dans des centres pour retraités.

⁶ Mention spéciale pour l'originalité du nom de la forêt.

la grenade magique pour vaincre le régime des Taliban et déloger de son trou l'infâme Oussama Ben Laden! Honteusement, je vous livre la suite de cette risible épopée qui n'a aucune relation avec le monde réel. N'hésitez pas à lire très rapidement.

La forêt maudite de Cursedwood regorgeait de créatures malfaisantes et de maléfices confondants⁷. Ludovic Chevalier, armé d'une modeste épée (celle de feu son père) et d'une adresse légendaire, vainquit de nombreuses goules, quelques dragons et plusieurs gobelins avant d'atteindre, par un hasard extraordinaire, le centre exact de la forêt. Au sommet d'une petite colline, bien enfoncée dans un socle en pierre richement taillée, l'épée sacrée de Rodlarthabanes⁸ luisait avec majesté, entourée d'une auréole de magie lumineuse. D'une main tremblante d'émotion, il l'agrippa, puis la tira avec toute la force que lui permit son bras guerrier. Comme par magie⁹, la lame sacrée se laissa docilement retirer de sa prison rocailleuse. Aussitôt, Ludovic Chevalier fut envahi d'une puissance surhumaine qu'il sentit vibrer avec force à travers tous ses chakras. Plus encore, la lame sacrée de Rodlarthabanes l'avait doté de nombreux pouvoirs magiques, dont la capacité de se déplacer instantanément où il le souhaitait¹⁰.

Au risque de vous paraître lourd, je souhaite à nouveau renchérir sur la médiocrité de l'histoire que je m'obstine à vous raconter. Je ne m'attarderai pas sur la scène où Ludovic retire l'épée du socle et je m'abstiendrai surtout de commenter le manque flagrant de subtilité que présente cette allusion à la légende du roi Arthur. Par contre, je vous invite à bien vous rappeler tout l'ennui que mon histoire vous a certainement infligé depuis déjà trois pages de trop. Vous avez pu constater que l'essentiel de son propos consiste à mettre en valeur l'excellence et les triomphes de l'Empâteur des âmes, le tout dans un monde qui ne sert qu'à l'accomplissement du fantasme de ses héros...

Des héros? Ludovic Chevalier, un héros? Pourquoi serait-il un héros? Ce minable? Cet abruti fainéant? Est-ce parce qu'il s'appelle Ludovic Chevalier? Est-ce plutôt parce qu'il a massacré, d'un même geste mécanique, des hordes de démons, des goules par milliers, des dragons cracheurs de feu? Est-ce pour sa victoire écrasante sur l'assassin de son père, le démon Dar'Agoth? Car oui,

⁷ Qui l'eût cru...

⁸ Avait-on précisé qu'elle était sacrée? Bref, elle l'est...

⁹ Précisément par magie.

¹⁰ L'auteur fait preuve ici d'une grande habileté en s'évitant la description du voyage qui doit mener Chevalier devant son ennemi juré.

je confirme qu'armé de l'épée de Rodlarthabanes¹¹, il n'a fait qu'une bouchée du tyran qui malmenait les peuples d'Exotor. *Fallait-il vraiment le préciser*¹²? Non, vraiment, toutes ces raisons sont mauvaises et je suis catégorique dans mon refus d'attribuer à Ludovic le titre de héros. Les vrais héros encourent des risques, ils affrontent des périls, accomplissent de vertueux exploits. Ils vont jusqu'à mettre leur vie en danger pour le soutien de causes qu'ils ont à cœur. Or, l'Empâteur des âmes ne compte aucun de ces mérites. Son histoire, quant à elle, fait une bien piètre épopée sur laquelle je crache un morpion visqueux¹³.

Je suis impitoyable... mais je n'en ai pas terminé avec Ludovic. Je vous invite dans sa chambre. Observez-le... ce gros tas : les yeux porcins rivés sur son écran Acer, le visage déformé par d'incessants tics faciaux. Son doigt multiplie les clics sur la souris de son ordinateur. Sa main gauche, pendant ce temps, enchaîne les allers-retours entre le sac de Ruffles nature coincé entre ses grosses jambes molles et sa bouche crispée.

Je vous laisse sur ce triste spectacle. Le héros moderne dans toute sa splendeur. Amen.

¹¹ Pour ceux qui ne l'auraient pas compris encore, anagramme de Roland Barthes.

¹² Me fallait-il vraiment écrire et souligner cette dernière phrase?

¹³ Je vous épargne une onomatopée.

Où la fin du monde ne le changera pas

Alex Tommi-Morin

La jeep, après de longues heures de voyage, s'arrêta au sommet d'une petite colline, au milieu de nulle part. Son conducteur, un jeune homme à l'aspect négligé, en sortit et s'y appuya, prenant au passage une gorgée d'eau à sa gourde. Il jeta un regard derrière lui : la plaine dans laquelle il se trouvait était, à part les traces parallèles de ses pneus dans la boue séchée et le nuage de poussière que son passage avait soulevé et qui hésitait, dans l'air immobile, à se dissiper, absolument vide. On ne passait pas souvent ici, et le village le plus proche était bien loin.

Il se retourna et fut rassuré de voir devant lui, au moins, la mince colonne de fumée très noire qu'il suivait depuis le matin et qui, faute de vent, s'élevait tout droit vers le ciel. Du haut de son promontoire, il apercevait maintenant la base de la colonne : une structure métallique sur laquelle se reflétait fortement le soleil. Il sentit monter en lui l'excitation en constatant qu'il approchait du but : c'est là qu'il vivait, le Grand Sage, l'homme peut-être le plus vieux du monde, qui pourrait répondre à ses questions brûlantes, fatidiques. Il reprit le volant et fila avec entrain.

La structure métallique dans laquelle le Grand Sage vivait était une carcasse d'avion polie par le sable. Il y avait longtemps que, dans un chaos sans nom, l'avion s'était écrasé là, signant la fin d'une ère. Maintenant il gisait comme paresseusement, un peu de travers. Il servait de sanctuaire à quelques pèlerins, et d'habitation au vieil homme.

À la fin du jour, le jeune voyageur, impressionné par l'avion dont il connaissait l'histoire mais ignorait la réalité, arrêta sa jeep à quelques pas de là. Conformément à la coutume, il sortit du coffre de sa voiture un vieux pneu usé et un sac en toile contenant quelques conserves. Il jeta le premier au feu, dans un grand trou d'où sortait la colonne de fumée, et déposa le second dans un grand baril métallique destiné à cet usage. Il traversa ensuite le rideau de billes

de plomb qui scellait l'entrée du sanctuaire.

Entré, il dut prendre quelques instants pour s'accommoder à l'atmosphère : la seule lumière provenait d'un petit brasier où brûlaient pêle-mêle quelques branches, de l'encens, sûrement quelques éclats de plastique et d'où, par conséquent, s'échappait une fumée blanche et étouffante. Après quelques instants, son regard commençant à s'habituer à la noirceur, il reconnut la silhouette du Grand Sage, assis en tailleur derrière le brasier, et devina plus qu'il ne la vit la tête de l'homme : chauve, les sourcils très blancs et épais, et surtout d'épaisses et profondes rides qui dessinaient sur le front et les joues un labyrinthe complexe.

Le voyageur se sentit devenir nerveux. Que faire, maintenant qu'il avait atteint son but? Le protocole ne lui avait jamais été enseigné. Il s'agenouilla et garda le silence. Un long moment passa ainsi, les crépitements du brasier seuls rompant le silence. Non, ce n'était pas ça. Peut-être le Grand Sage, dans sa vieillesse, devenait-il sourd? Il se décida à parler et, d'une voix qu'il voulait digne, dit :

– Grand Sage, je...

Il ne put terminer sa phrase. Une voix rauque et vibrante, une voix sortie du fin fond des âges et qui ne tolère aucune réponse, vint lui intimer le silence. Le vieil homme l'interrompit :

– Tu viens me poser une question, oui, je sais. Autrement, pourquoi viendrais-tu visiter ce vieil ermite?

Le vieil homme marqua une pause, hésita même peut-être, comme si la parole lui était difficile et qu'il devait s'arrêter pour rassembler ses esprits. Lentement, devant le silence intimidé du voyageur, il recommença. Dans sa voix perçait maintenant un indéfinissable écho de lassitude, ou peut-être de regret.

« Je sais... Je sais beaucoup de choses, jeune homme. J'ai vécu de longues années et, devant mes yeux, le monde s'est transformé beaucoup plus que tu ne pourrais l'imaginer. C'est pour cela qu'on vient me demander conseil; c'est aussi pour cela que les gens du village m'ont donné ce surnom : Grand Sage. Il y a longtemps, si longtemps qu'on vient me consulter. Je peux répondre à toutes tes questions.

Peut-être cherches-tu à comprendre le destin du monde? On t'aurait donc raconté les histoires : autrefois l'homme qui pouvait, grâce à ses machines, s'accrocher au ciel, s'y déplacer, et même aller au-delà. Puis un jour, quelque chose, les machines qui tombèrent, qui s'écrasèrent sur le sol auquel l'homme

appartient. La chute qui emporta les oiseaux, les nuages; la terre qui devint aride et qui nous refusa son lait maternel. On t'aurait raconté, oui, mais tu n'aurais pas cru, et alors tu serais parti en quête de la véritable histoire et, par le fait même, de ta place dans l'ordre du cosmos.

Mais je vois que ce n'est pas là la raison de ta venue.

Un conseil de guerre, alors? Un vieil homme comme moi aura sûrement connu de très nombreuses batailles, dans ce monde où la mort d'un frère est le signe certain que l'on pourra vivre une journée de plus. Ton village, guidé par toi, aurait eu des difficultés : une lutte avec le village voisin pour le contrôle d'un puits ou d'une prairie encore fertile? Tu serais parti chercher conseil pour protéger les tiens de l'envahisseur, en quête de la sagesse oubliée des anciens.

Mais ce n'est évidemment pas ça non plus. Tes yeux trahissent ton agacement. Tu es un jeune guerrier orgueilleux et fort, tu es bien sûr toujours victorieux sur le champ de bataille.

Sûrement, dans ce cas, viens-tu me questionner au sujet des lépreux. Comme tous tu aurais vécu dans la peur des damnés. Tu les aurais vus dans le désert, par milliers, hagards et confus, immobiles sous le soleil. Et surtout, tu les aurais vus lors de la chasse, lorsque comme une vague enragée ils se jettent sur leur malheureuse victime et la déchirent en morceaux, la dévorent jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que des ossements à blanchir sous le soleil. Toute ta vie tu aurais construit une haine terrible pour ces monstrueuses créatures, jusqu'au jour où quelques lépreux égarés se seraient aventurés dans ton village. Tu les aurais vus de près pour la première fois; tu aurais entendu dans les cris sauvages de l'un le désespoir de son destin et tu aurais vu sur les joues pourries de l'autre couler les larmes de la détresse. Tu aurais vu tout cela en un instant et, n'eût été du secours d'un valeureux compagnon, tu aurais été à ton tour déchiqueté par les lépreux, puisque depuis ce moment et jusqu'à ce jour, il t'est – te serait – impossible de faire feu sur les damnés.

Non, nous n'y sommes toujours pas. Ton impatience gronde, et tu brûles d'interrompre ce vieil homme. »

À cet instant le vieillard fit une pause. Le jeune voyageur, quelque peu exaspéré par le long discours de son interlocuteur, saisit ce silence comme une invitation à s'exprimer et, excité, lança :

- Honorable sage, c'est qu'il y a, voyez-vous, dans mon village, une...
- Une femme, oui!

Le vieillard avait crié ces derniers mots avec une rage terrible. Le jeune homme, confus, se tut et se rassit, honteux de son erreur. À nouveau, ils

restèrent un moment en silence; mais cette fois on entendait la respiration difficile du vieil homme, que l'effort de sa colère avait épuisé. Il recommença son monologue, aussi lentement qu'avant, mais avec cette fois un indéniable ton de reproche et peut-être un peu de honte.

« Une femme, oui. Toi et les autres, tous, ne venez plus que pour cela.

Je pourrais certainement te conseiller dans l'art de la guerre et t'apprendre les techniques et les stratégies des Anciens; grâce à elles, ton village serait imprenable, et tu deviendrais toi-même un puissant seigneur.

Je pourrais aussi te raconter comment, certains soirs de pleine lune, les lépreux se rassemblent par milliers au milieu du désert et fixent, immobiles, l'astre énorme; jusqu'au jour ils restent ainsi, et se laissent abattre sans réagir. Certains croient qu'ils se rassemblent pour pleurer la lune. Certains croient que les lépreux sont bénis. Certains croient qu'ils sont les prophètes d'un monde mourant.

Et bien sûr, je pourrais te raconter le jour funeste où les forces insondables du cosmos abandonnèrent la Terre. Je pourrais car j'y étais, à peine sevré, et j'ai vu de mes yeux innocents la chute des grands oiseaux de fer et des objets célestes que l'homme avait créés. J'ai vu sans comprendre la nature dépérir, et tranquillement s'éteindre les flammes de nos sociétés orgueilleuses. Soudainement, l'homme était redevenu lent, faible, bête. Et maintenant que tant d'années ont passé, vraiment, des siècles, il me semble, je pourrais te dire comment les astres chaque jour se rapprochent, et comment notre Terre-mère est, oui, bel et bien morte, et qu'il ne nous reste qu'à dépérir lentement, dans le souvenir de notre ancienne grandeur, en attendant que le Ciel et la Terre soient touchés par les braises cosmiques.

Mais malgré cela, malgré la guerre et les lépreux et l'innommable malédiction qui pèse sur nos têtes, tu viens, fort de ta jeunesse, me demander conseil, puisque tu veux prendre femme, et que tu veux livrer tes fils à l'impitoyable justice de la mort?

Malgré tout, tu viens me demander comment faire pour que la femme que tu aimes t'aime en retour? Eh bien, soit. Je te répondrai comme aux autres. »

Et la voix du vieillard s'emplit un instant du désespoir du vieil homme qui, malgré la fin du monde, se laisse dépasser par celui-ci. Il prononça ces dernières paroles :

« Je ne sais pas. Laisse-moi, maintenant. » Et le jeune homme se leva.

En voie d'abolition

Renaud Lamy-Beaupré

Perpétuelle angoisse
Toxique lexique sur le papier combustible
Apnée rédemptrice
Cherche escales de la soif

Des verres remplis de catastrophes et de mots subtilement mortels
S'avalent tel un point d'orgue sur nos consciences
Aveugles dans l'étuve du train-train quotidien
Besoin d'ouvrir la fenêtre et de regarder le monde et le feu naître et mourir
Se consumer dans cette exaltation toujours délétère
Lorsque confrontés à leur propre nature

Pendant que les indécis parasitent les plus silencieux
Ceux qui n'ont pas encore été touchés par la flamme et la flemme
Maladies à bout de pensées
Que l'on vomit tout autour du bol de toilette

J'attise le feu entre mes voix
Mais ne connaîtrai le ciel jauni qu'après avoir jeûné dans la jungle

Le Labyrinthe d'éther

Éric Veilleux

La fin de l'histoire est sans parole.

Valère Novarina

Rien.

Silence. Bercé par l'obscurité.

Rien n'existe. Excepté une angoisse. Paralysante.

Ténèbres. Absence de vision. Inexistence des sens.

Rien. Une angoisse. Ensorcelante.

Et un mouvement. Un étrange mouvement. Pur. Comme un souffle.

Rien existe. Et une angoisse. Obsédante.

Puis, une lumière, blanche : apparition du mouvement.

Une lumière blanche danse dans le noir. Elle est le mouvement; un mouvement sans espace.

Un vertige.

Une lumière blanche danse un tracé tortueux. Sensuelle comme une note de musique voltigeant dans l'air.

Elle tourne. Son geste se précise : elle *spire* le néant. Une véritable spirale aspire le néant d'un souffle inspiré; une spirale éthérée.

Un vertige insoutenable.

La Spirale éthérée prend de l'expansion, domine, et se dirige vers... *moi?*

Le vertige, c'est... *moi?* JE est?

Une spire de la Spirale éthérée traverse mon corps de vertige, m'absorbe, comme si on me respirait. Emprisonné dans la spire, mon corps-vertige s'aveugle de clarté.

Puis, plus rien : qu'une clarté blanche, longue comme l'éternité.
Et le vertige disparut.

Je ne sais combien de temps cela a duré. Tout ce que je réussis à me rappeler, c'est qu'il n'y avait que cette lumière qui me tenait en suspension; comme une phrase qui ne dévoile pas entièrement son sens. Seulement, je ne sus pas que j'étais; comme dans un état d'évanouissement, ou un état comateux.

Je sais seulement que j'ai senti une chaleur réconfortante comme une douce ivresse. Mais je n'en fus pas conscient : ma conscience s'était évaporée, et je ne pouvais réfléchir. Mais quelque chose réfléchissait; quelque chose qui n'était pas relié à la rationalisation; une sorte de vibration – *une trépidation qui pense* – réfléchit en moi cette lueur blanche.

C'est alors qu'un son se découvrit : un acouphène. Après un autre moment d'éternité, cet acouphène libéra un bruit; le bruit d'un bourdonnement paisible; le bruit de pas naturels. Je ne sais toujours pas s'il s'agissait de mes propres pas ou de mon rythme cardiaque; c'était comme s'il s'agissait des deux à la fois : je marchais, transporté par mon cœur.

Mon cœur marchait d'un pied apparu comme une syllabe devant un vers oublié de la *Mémoire*. Il allait devant *moi*, comme un guide.

Son pas était naturel et parfait, et me gorgeait de cette lueur blanche.

C'est alors que je remarquai sa légèreté. Cette constatation le fit perdre pied, comme si je devenais trop lourd. Les pas s'accéléraient, mais restèrent sur place. Et la lueur blanche devint grise. Puis, toute cette chaleur réconfortante, cette quiétude, se dissipa, et le vertige reprit forme.

Je redevins conscient.

Avec ce retour à la conscience, la lueur grise se solidifia, et m'emmura. Elle était froide comme de la pierre. Je regardai autour de moi, et j'aperçus que j'étais étendu face contre terre dans une étrange grotte. Cette grotte était petite, et ses quatre murs formaient un demi-cercle. Le sol était légèrement en pente,

le mur derrière moi incliné vers celui de devant.

En me levant, je fus pris de vertige, et mon cœur se mit à battre dans ma gorge. Panique : les deux murs de chaque extrémité du demi-cercle avancèrent vers moi.

Je m'élançai contre le mur de pierre de devant en le frappant de toutes mes forces; rien à faire : il avançait toujours. Je rageai, je paniquai, et les murs se rapprochèrent toujours. Et lorsque je sentis les murs s'appuyer contre moi, ayant la certitude que c'en était terminé, une chose miraculeuse se produisit : une étrange lucidité jaillit de mon esprit, comme une bulle d'eau s'échappe des abysses et remonte éclore à la surface de l'océan. Je dis :

La clef est de posséder la vérité dans une âme et un corps.

Et les deux murs de pierre disparurent instantanément. Je regardai derrière moi : une route circulaire montait; devant moi, une route circulaire descendait. La raison m'était née. Puis, je mis *pied-avant* d'un pas inspiré.

La route continuait à tourner; une sorte de spirale de pierre qui descendait Dieu sait où. Je la parcourus jusqu'à ce que je fisse face à nouveau au mur de pierre. Je m'arrêtai à quelques pieds du mur. Un nouveau souffle d'inspiration me traversa. Je dis :

Je suis maître en fantasmagories.

Et le mur de pierre recula de quelques pieds. Puis, je mis *pied-avant* d'un pas inspiré.

Le mur reculait devant mes pieds alors que j'avançais à bon souffle. Au fur et à mesure que je marchais, une symbiose se formait entre mes pas, mes pulsions cardiaques, et le mur qui reculait.

Soudainement, le rythme se rompit, le mur s'arrêta, et je figeai. Le souffle inspiratoire m'avait quitté. Je fis quelques pas en direction du mur qui était désormais immobile. Je le touchai, je le poussai, je le frappai; il restait de glace, *crystallisé*.

En manque d'inspiration, je fixai désespérément le mur, sur le point de succomber à un état d'hypnose. C'est alors qu'une fissure apparut dans le mur. Je l'observai de plus près : la fissure se mit à se mouvoir, et prit la forme d'un étrange cercle noir et fluide. Mais je ne parvins pas à voir ce qu'il y avait en son centre, alors j'approchai mon visage plus près, trop près.

Les vibrations du cercle vibrèrent en moi.

Je vis un vortex. Un trou noir devenant immense, et qui m'aspira d'un souffle. En pénétrant au creux du vortex, mon corps s'enflamma et calcina jusqu'aux yeux. Et je devins dispersé en cendres, restant avec *deux yeux crus*.

Au centre du vortex, j'aperçus mon visage, inexpressif et les yeux clos. Mes yeux crus s'émurent entre les paupières. Et je m'endormis paisiblement dans un rêve éveillé.

Je sais que je vis, je m'en souviens; mais je n'ai jamais cherché à comprendre, ni à savoir de quel côté du mur je me trouve.

« Beauté paragrammatique »

Marlène Monod

À E. M.

J'examine avec soin mon plan : il est irréalisable.

Une pensée qui forme
une forme qui pense

(Pourquoi) faire simple quand on peut faire compliqué.

Envoi 2

Écran-souvenir
À notre regard,
À nos désirs,
Que je regarde par ses yeux que je vois ses mains se tendre en ces temps-là.

Ma solitude connaît la vôtre

Je me tais parce que je n'ai rien à dire

Viendra pour nous distraire
le point de fuite
la perspective (étalée, mise à plat)

Désespoir de l'art et son essai désespéré de créer l'impérissable avec des
[choses périssables.

Iconoscope

Seule la main qui efface peut

écrire :

Ne vois-tu pas que je brûle?

Dieu que je peux souffrir de cette force faible.

Longtemps je me suis levé de malheur

à l'ombre des jeunes filles en pleurs.

(Sauve qui peut)

Les esclaves du désir

La réponse des ténèbres

Les signes parmi nous

Le musée du réel

L'éternel retour

Les voix du silence

L'histoire de la solitude

La monnaie de l'absolu

Le salaire de la peur

La vie.

Je sais à quoi tu penses :

Au biseau des baisers

(É-vite é-vite é-vite)

de nos souvenirs brisés

Contes cruels de la jeunesse

Les choses sont là

pourquoi les manipuler?

Et la phrase mécanique recommence.

Lettre à Anne

Anick Lebel

C hère Anne,

J'ai reçu ta lettre. Tes photos sont magnifiques. Dignes des plus grands magazines. Dans ta robe blanche, tu ressembles à ces princesses qu'enfants, nous admirions. Puis que nous maudissions en grandissant. Te souviens-tu, Anne, ensemble, nous avons entrepris le massacre des héroïnes de Disney, dans les livres de ta petite sœur? Aucune n'y avait échappé. Nos cyniques métamorphoses les avaient toutes défigurées. Blanche-Neige était barbue et moustachue, Belle avait le visage couvert de verrues et pour le bal, Cendrillon arborait le sourire édenté d'une affreuse sorcière. Les larmes de ta sœur n'étaient pas parvenues à nous extirper le moindre remords. Ta mère était dans une telle colère. Nous avons tenté de justifier notre geste en invoquant nos bonnes intentions. Nos balbutiements étaient peu convaincants. Ces figures étaient apparemment intouchables, Anne. Ta mère a eu le dernier mot. Toute une semaine, privées l'une de l'autre. Une longue semaine, sans même pouvoir nous parler.

On dit que le temps fait et défait les volontés et les aspirations. Qu'est-ce qui nous est arrivé, Anne? Adolescentes, chacune à notre façon, nous repoussions les garçons. Mes cheveux très courts et mes vêtements trop grands camouflaient les formes de ma féminité. Toi, au contraire, tu les assumais en toute élégance. Tu répétais haut et fort que la beauté et l'intelligence n'avaient jamais été en guerre. Tu savais plaire. Tu aimais plaire. Lorsqu'un garçon manifestait son intérêt, tu n'hésitais pas à lui briser le cœur. Tu étais si fière d'être la première fille à avoir repoussé les avances de Bruno Ducharme. Tu avais accepté de l'accompagner à la danse de fin d'année, pour mieux l'humilier. Ton plan était sans faille. Le pauvre! Il n'a jamais plus été que l'ombre de lui-même. L'incident nous avait valu le respect d'Émilie Polar, « nerd en chef » de l'association étudiante. Elle avait enfin daigné nous confier une chronique dans le journal étudiant. Des heures passées à parcourir l'histoire, à la recherche de femmes inspirantes. Des figures ambitieuses, déterminées, créatives qui se moquaient des conventions, les avaient

transgressées, tournées en dérision. Tout le contraire de nos mères. Combien de fois avons-nous pesté contre l'ignorance de nos mères?

Ton père était un monstre mais c'est ta mère que tu détestais. Les soirs où il avait trop bu, vous veniez vous réfugier chez moi, ta sœur criait, pleurait dans tes bras. Elle quémandait un réconfort maternel. Avec nos gestes plutôt maladroits, nous tentions de la rassurer. En vain. Quand ta mère revenait vous chercher, son visage était marqué, parfois tuméfié. Tu disais que c'était par manque d'autonomie qu'elle préférait fermer les yeux sur les bassesses de ton père. J'ai souvent eu l'impression que tu m'enviais, Anne, que tu aurais voulu être à ma place. Toi qui n'avais qu'un seul désir, vous débarrasser de ton père, tu ne comprenais pas l'envie que j'avais de connaître le mien, ne serait-ce qu'un court moment. Juste ce qu'il faut de temps pour mettre un visage sur son spectre.

Le jour où j'ai quitté la maison, dans les yeux de ma mère, j'ai vu ce qu'elle n'avait jamais osé me dire. J'ai compris la froideur avec laquelle elle m'avait élevée. Un jour, tu m'as demandé pourquoi mon père nous avait abandonnées. C'était à cause de moi. Moi, l'enfant non désirée, j'avais fait fuir mon père. Chez ma mère, il ne reste aucune trace de mon enfance ni même de mon existence. Mon départ n'a fait que raviver l'espoir. Ma mère était convaincue que mon père finirait par sonner à sa porte, pour s'excuser, et que leur idylle pourrait reprendre là où il l'avait interrompue, vingt-cinq ans plus tôt. Pitoyable à en vomir!

Heureusement, Anne, grâce à ces femmes que nous avons appris à connaître, auxquelles nous avons rendu hommage et qui nous ont inspirées, nous avons pris conscience de notre possible liberté. Tu voulais être photographe. Moi, écrivaine. Nous n'avions qu'une idée en tête. Explorer les mines d'une société hypocrite, soi-disant laïque et égalitaire. Nous avions un plan très précis. Unir nos talents, secouer les esprits endoctrinés.

Un soir, tu as sonné à ma porte. Un billet d'avion à la main, tu m'as soulevée dans tes bras. Enfin, tu allais réaliser ton reportage photo sur les femmes et l'Amérique latine. J'étais contente pour toi. Ce métier était la seule chose qui te rendait heureuse. Ta mère, fidèle à elle-même, ne cessait de marteler le même discours. C'était pour elle une évidence, tu ne parviendrais pas à gagner ta vie. Toi, Anne, tu y croyais. Tu as fini par en avoir assez de ses balivernes. Je me souviens de la fois où tu as craqué. Je ne t'avais jamais vue aussi agacée. Ta mère se berçait dans cette vieille chaise en bois que tu rêvais de voir s'enflammer. Les yeux rivés sur la télévision, elle maugréait que le

chemin que tu t'apprêtais à prendre ne te mènerait nulle part. Je me souviens encore de ton regard. Tu aurais pu foudroyer un arbre. D'un bond, tu t'es levée, tu t'es précipitée devant elle, et, la rage dans la voix, tu lui as balancé en pleine figure que tu préférerais crever de faim plutôt que de te faire entretenir par un lâche comme elle l'avait fait toute sa vie.

Après ton départ, tous les jours, je guettais le facteur. En lisant tes lettres, je me plaisais à t'imaginer. Seule dans une petite hutte perdue, au milieu d'une brousse lointaine. Assise sur un tabouret instable devant une table improvisée, un amas de bouts de chandelles pour t'éclairer. Tes longs cheveux blonds attachés en queue de cheval, le visage libre de ces artifices que tu affectionnais tant. Dans chaque lettre, tu m'expliquais comment, mais surtout à quel point ce voyage te transformait. La photographie n'était plus un simple métier. C'était pour toi un devoir, une vocation. Une mission dont tu étais investie. Je partageais ton empressement à vouloir cracher à la face du monde les inégalités sordides. À la blague, tu me disais qu'aucun mot ne pouvait rendre compte d'une telle pauvreté. Toute cette misère humaine, tu savais parfaitement la saisir dans tes clichés.

Tes lettres ont commencé à se faire rares. Au départ, tu en écrivais une par semaine. Puis les semaines sont devenues des mois. Tes envois se faisaient rares et leur contenu avait changé. Ta fougue n'y était plus. Tu avais d'autres occupations. Tu paraissais immunisée, presque insensible. Tu avais fait de nombreuses rencontres, tu ne me parlais plus que de tes nouveaux amis. De vos soirées bien arrosées, de vos escapades dans les grandes cités, de vos aventures particulières. Puis il y a eu Shawn. L'étudiant de Harvard. Le fils d'un riche financier. Tu avais soudainement envie de découvrir les États-Unis. Tu étais amoureuse. Méconnaissable.

Que sont devenues nos volontés et nos aspirations? Après le bac, j'ai proposé des articles à diverses revues. J'ai cru que l'écriture me procurerait une liberté pleine et entière. Une rédactrice en chef a refusé de publier mon texte sur les femmes et la culture du X. Elle trouvait mes propos trop scandaleux. Je lui ai conseillé de lire les lettres qu'elle publiait dans la section « Courrier du cœur » de son hebdomadaire. J'ai ajouté que les travailleuses du sexe avaient l'habitude de se faire critiquer par des féministes incendiaires. Que le vrai scandale était d'exploiter le désarroi de femmes qui, ne sachant pas vers qui se tourner, en viennent à se confier à une pseudo-spécialiste dont la seule compétence était d'avoir été mariée à trois reprises. J'ai dû accepter quelques contrats à la pige. Des commandes sans grand intérêt.

Puis j'ai rencontré Hervé. Un Français tout ce qu'il y a de plus hautain et séduisant. Tandis qu'il s'affairait à faire avancer la science, j'avais le projet, peu ambitieux selon lui, de me plonger dans l'écriture d'un roman. Hervé a eu l'idée de faire peindre le loft en blanc. Il disait que l'absence de couleur serait fertile pour mon imagination. Crois-moi, Anne, le blanc est la couleur de l'angoisse. Une angoisse similaire à celle que je ressens depuis mon internement dans cette aile psychiatrique.

Je n'aimais pas l'Île-des-Sœurs. Sorte d'univers parallèle où le gazon est plus vert, les arbres mieux alignés et les haies de cèdre nettement définies. L'hiver, la neige resplendit d'une blancheur parfaite. Fausse. L'appartement ressemblait à un vaste local épuré où s'enorgueillissait une collection de meubles Roche Bobois. Mes projets d'écriture n'ont jamais abouti. J'ai échoué dans mon désir de reproduire ce que je n'ai pas pu trouver autour de moi. L'authenticité, Anne.

Tu te souviens de cette fois où nous avons rédigé notre manifeste? Nous avions fait le pacte d'être solidaires à ces femmes qui nous ont précédées, afin d'honorer leurs luttes, leur courage et leur détermination. Que sont devenues tes volontés et tes aspirations? Tu as abandonné ta carrière de photographe. Pour te marier avec Shawn. Ce diplômé de Harvard. Ce fils d'un riche financier. Toi qui craignais de ressembler à ta mère...

J'aurais préféré que tu ne m'écrives pas. Après toutes ces années... Tu sais combien j'ai horreur des mélodrames. Désolée si mon séjour en psychiatrie t'a ébranlée. J'ai simplement tenté de me soustraire à ce monde de demi-vérités. Ce soir-là, Hervé est rentré plus tôt que prévu alors je suis encore en vie. Garde ta pitié pour toi. J'ai bien assez de ma mère qui, affligée par une culpabilité que je ne lui connaissais pas, fond en larmes dès qu'elle entre dans ma chambre.

Ne m'écris plus, Anne.

P.-S. Tes photos sont magnifiques.

Tel que convenu en ce moment

Nouvelle-feuilleton¹

Charles Singher

La basse de la pop du vendredi me malaxe l'estomac. (J'adore ça.) Je n'ai même pas besoin de faire signe à Sébastien. On se glisse entre quelques personnes (hipster-douchebags) jusqu'au comptoir du bar. Quatre shots de Jameson et une grosse Labatt 50.

– Santé.

– Santé.

Les yeux dans les yeux pour la forme. Trois shots.

– Santé.

– Santé.

Les yeux dans les yeux pour la forme. Deux shots.

– Santé.

– Santé.

Les yeux dans les yeux pour la forme. Un shot.

– Santé.

– Santé.

Les yeux dans les yeux pour la forme. Une grosse Labatt 50.

Nous buvons une gorgée pour aplanir un peu les relents irlandais qui pourraient nous remonter dans la gorge. J'imagine que le malaxage constant de l'estomac aide la digestion. (J'entretiens plusieurs théories au sujet des sciences de la santé.)

– Je suis content qu'on sorte. Ça faisait longtemps que j'avais pas pris un coup.

Je bois trop. C'est ce que je trouve à me répondre à moi-même. Ça me fait chier de vouloir arrêter de boire. Pas boire moins; j'ai envie d'arrêter l'alcool

¹ Le premier épisode a été publié dans l'édition d'automne 2011 du *Pied*. Retrouvez-le en ligne à lepied.litffra.com.

en général. Peut-être le rince-bouche aussi. C'est alcoolisé, ce truc-là. Ça me fait chier de ne pas avoir envie de boire un peu moins, par étapes, dans le but, un jour éloigné, inatteignable, d'arrêter complètement de boire. Ça me fait chier de boire ici. C'est trop cher. Et ça me fait chier de boire tout court, de sentir mon estomac se déchirer les lendemains, d'imaginer la quantité de calories que ça implique de me saouler avec de la bière, d'avoir mal à la tête.

(J'ai envie d'aller à Halifax en bicyclette.)

Je saisis l'épaule de Sébastien et je le brasse un peu. Juste assez pour démontrer que c'est sincère. Pas assez fort pour avoir l'air saoul. Pas assez faible pour que ça ait l'air d'un geste calculé sans émotion.

– Moi aussi!

Nous nous installons à une table près de l'écran géant qui projette *Pulp Fiction* (la tête vient d'éclater dans la voiture).

Je m'assois, et instantanément, je reçois le vin du souper et le Jameson en bloc dans la vessie.

– Je reviens.

– Faites, mon cher. J'en profiterai pour lire ma correspondance.

(L'excès de politesse est un leitmotiv de notre humour.)

Je laisse ma bière sur la table et entreprends de traverser la piste de danse ridiculement pleine. (C'est toujours plein cet endroit.)

Traverser les pistes de danse encombrées est un plaisir pour moi. Je me permets de toucher les gens. (Attention. Je n'ai pas dit jouer en-dessous de la ceinture des belles jeunes femmes sur mon passage.) Je tends une main un peu plus loin que nécessaire sur le côté de mon corps. Et je sens les bas de dos humides, j'effleure des mains (j'en saisis une parfois, juste une seconde), j'annonce mon intention de passer en posant la main à la limite de la nuque et du dos. Je touche sans être vu. Partager l'ardeur de ceux qui viennent oublier quelque chose – leur modèle de vie, ou apaiser le sentiment de se cimenter la tête toute la semaine sauf le vendredi et le samedi remplis d'alcool. Je me laisse entraîner dans un courant de désamorçage mémoriel, de bière, de divertissement, de drogue, de sueur, d'épanchement de vouloir s'exploser la tête. C'est un peu ça ne pas pouvoir danser sans toucher les gens autour.

Je traverse laborieusement la petite piste de danse. Je salue, sans qu'il me voie, le DJ en levant la main. (Je ne le connais pas, mais les autres ne le savent pas. Question d'avoir l'air de celui qui connaît les gens.)

La musique fait tout vrombir. Aux toilettes, je m'installe entre deux jeunes hommes (pas trop hipster-douche).

J'apprécie la musique très forte. Elle enterre le son des flatulences que j'ai peu de temps après avoir mangé. Sans retenue, je pète entre deux personnes qui se demanderont lequel des deux autres vient de se relâcher sans respecter le décorum social des toilettes publiques. Garder une expression de réflexion sérieuse en fixant le mur devant soi permet d'éviter la plupart des soupçons. (Surtout, ne pas dire « voyons, ça pue ben ici! »)

Deux personnes ont rejoint Sébastien à la table.

– Salut.

– Salut, moi c'est Mathieu.

– Enchanté.

– Enchantée, moi c'est Isabelle.

– Bien heureux. (Je cherche régulièrement des adeptes de la politesse démesurée.)

Deux beaux hipsters.

Et on sort fumer. Fumer. Le dernier grand geste de résistance. Mon dernier. Et je n'arrête plus d'arrêter.

Dehors, tout ce que je dis fait rire Isabelle. (J'entends nos voisins de cigarette et constate qu'ils sont profondément saouls.) Je commence à avoir hâte qu'on aille sur la piste de danse. Je ne sais même pas si l'autre hipster est son copain. Je ne peux pas demander à Sébastien, et leur poser la question à eux serait ridiculement ne pas bien cacher mon jeu. Ils ne se touchent pas. S'ils sont ensemble, c'est probablement déjà fini. Un grand champ libre devant moi. (Je pense à une prairie.)

La musique persiste à travers les murs du bar et un léger acouphène calfeutre déjà mon audition. (Le malaxage d'estomac me manque déjà.)

Je termine ma cigarette le premier. J'en allume une deuxième immédiatement pour illustrer ma grande tolérance à la douleur et mon peu d'intérêt pour la vie en général. Les trois autres se demandent visiblement s'ils doivent eux aussi fumer à nouveau. Personne. J'inspire vigoureusement pour ne pas laisser s'installer chez eux le sentiment de perdre leur temps dehors à cause de moi. (J'essaie de me construire une figure forte, mais je ne veux pas les séquestrer dehors à cause d'une deuxième cigarette.)

De retour à l'intérieur.

(Je ferme les yeux un instant pour ressentir pleinement le malaxage d'estomac.)

Des gens se sont installés à la table que nous occupions. Nous devons rester debout parmi la foule qui s'écrase un peu partout. La capacité maximale

du bar est certainement dépassée. (J'imagine les murs qui s'arrondissent vus de l'extérieur.)

Nous allons sur la piste de danse.

Autour de toutes les autres personnes qui dansent, j'ai une pensée pour le reste de l'humanité. (Je fais parfois des liens entre ma vie et celle des autres.) Ma date de naissance n'a plus vraiment d'importance. Je suis un enfant cendré de l'Holocauste, je suis un enfant orphelin de Pearl Harbor, je suis un enfant pulvérisé d'Hiroshima et de Nagasaki, je suis un enfant déçu d'*Hiroshima mon amour*, je suis un enfant américain de la Guerre froide, je suis un enfant terrifié de la crise des missiles, je suis un enfant qui défonce le mur de Berlin, je suis un enfant caché sous un bureau de Columbine, je suis un enfant qui s'est laissé tomber des tours jumelles, je suis un enfant de la guerre en Afghanistan, je suis un enfant d'Irak, je suis un enfant de Dawson, je suis un enfant d'*Elephant*, je suis un enfant des crises économiques.

Je suis *H Story*.

(Je fais des comparaisons culturelles.)

Je suis complètement saoul.

LE DEVOIR. LE VENDREDI 18 NOVEMBRE 2011

Sylvie-Anne Boutin

LE MONDE

sur fond de crise

pas à pas
le désert

La revanche
et la reprise

100 ANS SANS
SE PLAINDRE

Corps humains

en perdition

Aimer : l'opposition

Trop peu, trop loin

La leçon

D'INDIGNATION

baptême du feu social

Les étudiants
persistent

repenser
demain

VOUS FAIT PEUR?

l'envers

« apolitique » ?

Quelques livres,

une faible voix

devant la crise...

Memphrémagog

Marilyn Lauzon

Magog au soleil. Des lèvres et des goulots. Vodkice Smirnoff ice j'sais pas trop, trop de bonne heure, c'est certain. Paysage à se marrer. Copains, parents. Ça joue au bonheur, oui. Maxime le petit retardé qui. Lui il boit son Sprite à la paille et rigole comme. Moi je souris, on lit : mépris. Je me retourne, éccœurée, c'est vrai.

Moi j'ai un livre sur les genoux allez vous faire foutre mais je suis quand même contente que vous m'avez invitée. On ne se connaît pas c'est vrai. On n'est pas familiers en famille éloignée. Je vais juste rien dire alors. Le soleil ça fait froncer les yeux pas besoin de lunettes noires pour masquer le dégoût. Des gens simples.

Fait beau. Fait pas beau. Cette année ci ou ça. Je lis *J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève, se pâment longuement sous l'ardeur des climats*. Sérieusement. Au moment où. Non elle va trop vite elle est y est déjà. Pétilante comme sa boisson trop sucrée, la petite Élisabeth sur ses grandes jambes maigres, le haut du corps de Monsieur Muffler dans son gilet de sauvetage décoloré. Poupée gonflée. Je lui fais un sourire faux. Elle ne sait pas. C'est le soleil. Ça fait plisser. Et le haut de la lèvre aussi, en un rictus de dégoût. Elle n'y pensera pas *anyway*. Soupir las, j'incline ma bouteille il en reste dedans, de la boisson innommable. Pas de raison pour rentrer. J'endure. Elle ricane excitée.

Imbéciles finis, moi je ne fais pas de sports nautiques. Non merci. Je vous dirai la vérité pour faire modeste, je nage comme un chiot. Bon, la vérité vraie c'est que j'm'en tape de vos sports et que les cheveux mouillés ça dégouline sur les livres. Ça sèche mal. J'aime la terre ferme. Mais cette Élisabeth si elle peut aller se mouiller avec le plus d'énervés possible je vais pas être en reste. Elle me gonfle avec ses dents trop droites qu'elle montre tout le temps. Je la préférerais moche invisible avec ses dents tout écartillées. La putain de confiance en soi. Ça gonfle les autres, on se l'est jamais dit?

Allez, va, poupée bout de chou avec ton gras de bébé tout frais fondu. Tu me fais de l'ombre.

Je continue de sourire. Non non, pas pour moi le ski nautique merci. Vous

savez... Alors elle court avec les heureux bozos qu'elle a su convaincre. Pierre trotte derrière elle, essaie de courir et je vois juste son torse poilu ses pectoraux mous et sa bedaine dure. Note à moi-même : me tuer avant ça. Quel spectacle désolant.

Maxime rigole de plus belle et braille la seconde d'après. Allez comprendre. Ses parents : *non pas tout de suite chéri laisse les invités s'amuser*. Ouais, c'est ça, on pourrait pas lui fermer le clapet à cet énergumène. *C'est assez, va dans ta chambre Maxime, reviens quand tu seras calme*. Merci. Il hurle de. Désespoir.

L'activité du moment : regarder des demeurés qui tentent de se tenir en équilibre sur deux planches faites en je ne sais quoi. Non mais, il n'est pas venu le jour où je m'intéresserai au. Plouf! Tout le monde rigole et continue d'encourager. Avec autant de naturel que des Sims dans un party. Elle est tombée l'Élisabeth. Je sirote et je souris aussi, pas pour les mêmes raisons qu'eux évidemment.

Les secondes passent. L'inquiétude. La grande sportive semble KO. Au tapis. Assommée. Dans l'eau c'est moins pratique. Qu'on ne se demande pas pourquoi je préfère ma chaise en bois inconfortable à ça. La honte. Elle flotte peut-être inanimée. Non, elle gigote. Sa grande bouche, ses grandes dents. Oui, elle doit hurler, c'est ça. On n'entend rien. Pierre saute de l'engin motorisé. Héros bedonnant à ses heures. Retraité de surcroît. Il fait une exception pour la jeune fille en détresse. Amen.

Sur le rivage les mamies caquettent inquiètes. Même les voisins retiennent leur souffle. Les sportifs s'approchent du quai. La petite Bebeth se tient à Pierre claudicante. Un quelconque cousin les suit, la mine basse. Certains accourent. Moi pas. Qu'est-ce que je pourrais changer à ce faux événement? Pour montrer que je ne suis pas un monstre, je daigne me lever et poser mon livre. Les mains sur les hanches. Je ne m'attends à rien. Le véritable vide intérieur. Mais ils approchent et ne sont pas moins alarmés. Mon sang ne fait qu'un tour. Est-ce que je vois bien ce que je vois? L'eau l'a. Oh mon Dieu! Le courant l'a. Le frottement du corps sur la surface l'a. Oui il y a bien cette. Magnifique. Le sang lui ruisselle sur les cuisses. Depuis son maillot jusqu'à ses genoux. Les bras m'en tombent. J'ai un sourire béat. La pauvre petite pleure et touche le sang avec ses doigts. Elle regarde, horrifiée, retient un cri de douleur, regarde sa mère, paniquée. Ce n'est pas un prince charmant qui l'a. C'est cette ridicule, innocente, insolente eau sale du lac Memphrémagog qui l'a. Au diable! J'éclate de rire!

Une nuit d'pleine lune

Frédéric Gauvin

C'était une belle nuit d'octobre. Le ciel était éclairé, car la lune était pleine. Il ne faisait pas trop froid, mais le coupe-vent était tout de même nécessaire. Il était quelque part entre onze heures du soir et quatre heures du matin. En vérité, l'homme ne le savait pas. Il vagabondait depuis déjà quelque temps. Dans la veillée, il avait participé à une soirée de *stand up* comique dans un bar de cette petite ville et cela s'était très mal déroulé. L'humour absurde ne fonctionne pas avec tous les publics et celui de cette soirée-là en était un avec lequel ce genre d'humour ne fonctionnait visiblement pas. L'homme avait fini son numéro avec une envie de s'effondrer... peut-être que l'humour n'était pas pour lui, songeait-il. C'est dans cet état d'âme qu'à la fin du spectacle, il était sorti du bar et avait erré dans les rues de cette petite ville. Il n'avait pas de montre; il ne savait pas du tout l'heure qu'il pouvait bien être. Il pensait avoir vagabondé pendant au moins trois bonnes heures lorsqu'il aperçut ce petit café toujours ouvert. Vu l'heure tardive, il en fut très surpris, mais ne se posa pas de plus amples questions et il y pénétra. À l'intérieur, il prit place sur un tabouret devant le comptoir. Derrière celui-ci, une quinquagénaire essuyait des verres et le regardait sans dire mot.

« Bonsoir », dit-il. Il n'eut d'elle qu'un léger hochement de la tête en guise de réponse. « Euh... un café, s'il vous plaît, demanda l'homme.

– Avec quoi d'dans?

– Seulement noir.

– 2 piasses 50. »

Il lui donna trois dollars et lui dit de garder le tout. Elle lui servit le café avec le même air exténué. Il la remercia et tenta aussitôt d'engager la conversation.

« Euh... Qu'est-ce que ce sera?... J'sais pas. Qu'est-ce que tu veux bouffer, Al?... J'sais pas. J'sais pas ce que je veux bouffer. »

En disant cela, il imitait la voix de trois personnes et changeait sa tête de direction lorsqu'il changeait de réplique. La dame le regarda étrangement et finit par dire bêtement : « Oui, oui... si vous voulez.

– Non, se dit l'homme en lui-même, visiblement Hemingway ne

fonctionne pas avec cette dame. » Il baissa les yeux et continua à siroter son café en silence. C'est alors que la porte s'ouvrit brusquement et qu'un vieil homme pénétra le café en essayant de reprendre son souffle. « Ginette, dit-il, ton petit Maurice s'est encore saoulé avec son ami Pierre. Ils sont étendus dans le caniveau à rire comme des fous. 15 ans, ma foi du bon Dieu... »

Il s'arrêta subitement lorsqu'il s'aperçut de la présence du client. Celui-ci s'était arrêté de boire et les regardait parler. Voyant qu'il les gênait dans leur conversation, il se retourna vers son café et prit une gorgée. La discussion reprit aussitôt. « Il faudrait pas que Michel les pogne. Il est en service ce soir, dit le vieil homme.

– Bah... c'est pas gra... »

La dame fut interrompue par un sapement venu du côté de l'humoriste. Aussitôt, elle se déplaça et se dressa droit devant lui. Celui-ci, sentant sa présence, releva tranquillement la tête jusqu'à ce que ses yeux rencontrent ceux de la dame. L'ombre de celle-ci le recouvrait entièrement. Elle commença ses reproches : « Monsieur, vous me dégoûtez, j'ai envie de vomir. Vous ne connaissez pas les bonnes manières? Où avez-vous été élevé? Sortez de mon café immédiatement... vous me répugnez! »

L'homme bégaya une riposte incompréhensible. La sueur lui coulait du visage. Il ne s'était pas attendu à une telle attaque. Mais il se ressaisit et la colère prit la place de la stupeur. Malgré cela, aucun mot ne venait. Sa bouche, ouverte, n'émettait aucun son. Par contre, celle de la dame ne souffrait pas de ce mal. « Sortez! et je ne le répéterai pas! » acheva-t-elle tout en lui pointant la porte.

Rouge de colère, mais ne pouvant toujours pas parler, l'homme, sans réfléchir, but son café d'un trait – se brûla l'intérieur de la bouche, mais fit comme si de rien n'était –, se dirigea ensuite vers la porte et trouva le moyen d'exprimer ses émotions par le geste... un majeur levé adressé à la dame. Cela fait, il sortit du café et claqua la porte. Ginette et le vieil homme regardèrent avec indifférence cette sortie et, après quelques instants, continuèrent leur conversation. « Alors, qu'est-ce qu'on fait pour Maurice? demanda le vieil homme.

– Bah, laisse-le, répondit Ginette, c'est de son âge et si Michel le pogne et veut l'enfermer pour une nuit, eh bien ça ne peut que lui faire du bien.

– T'as probablement raison... Allez, j'veis m'coucher. Bonsoir, Ginette.

– Bonsoir Gustave et te fais pas de bile. »

Le vieil homme se retira. La dame rangea la tasse dans l'évier, lava le comptoir et se remit à essuyer ses verres.

Les aiguilles de l'horloge continuaient leur ronde. Le calme était tellement plat que le bruit de celles-ci dans leur déplacement se faisait entendre à chacune des secondes. 13h00 de ces bruits plus tard, la clochette de la porte retentit à nouveau. Deux hommes en chemise, cravate et pardessus entrèrent, enlevèrent leur chapeau et s'assirent sur les tabourets devant le comptoir. « Visiblement, se dit Ginette, c'est la soirée des inconnus. »

Après avoir salué la dame, l'inspecteur (car c'est ce que les hommes étaient) qui semblait être le chef expliqua leur venue. « Madame, dit-il, nous poursuivons un voleur. À 15 h 20 exactement, il a cambriolé une caisse pop. dans un village plus au sud. Il avait volé une bagnole, mais il a dû s'en séparer... panne d'essence. On a retrouvé le véhicule sur le bord d'une route non loin d'ici. Il s'est probablement réfugié dans cette ville pour la nuit. Comme vous êtes le seul commerce ouvert à cette heure, on se demandait si vous n'auriez pas eu affaire à des individus suspects dans le courant de la soirée. »

Ginette répondit qu'effectivement elle avait eu affaire à un homme suspect et elle donna la description de l'humoriste. Elle n'oublia pas d'ajouter qu'il était « bien mal élevé ». Tout concordait, ils prirent donc le témoignage de Ginette et sortirent à la recherche de l'homme. Il ne pouvait pas être bien loin, il n'avait environ que 25 minutes d'avance sur les inspecteurs et tout était fermé à cette heure.

Les deux hommes ne marchaient que depuis quelques minutes, lorsqu'ils entendirent rire à quelques pas d'eux. Ils s'approchèrent tranquillement du bruit et c'est alors qu'ils virent deux jeunes hommes complètement saouls étendus dans le caniveau. Les deux inspecteurs se consultèrent du regard et, d'un accord tacite, décidèrent d'agir. Ils prirent chacun l'un des deux jeunes par le collet et le soulevèrent du sol. Après, ils les brassèrent légèrement et commencèrent un discours en duo sur les bonnes valeurs donnant une bonne société. Les deux jeunes, complètement saouls, écoutèrent sans chigner. Ils ne sortirent de leur stupeur qu'au moment où l'un des inspecteurs leur cria : « Maintenant, allez vous coucher, p'tits morveux! », signifiant la fin du discours. Ensuite, les inspecteurs se remirent en route et lorsqu'ils ne furent plus dans le champ de vision des deux jeunes, ceux-ci se regardèrent et, après quelques instants, ne purent s'empêcher de rire aux éclats. Par la suite, profitant de leur mise sur pied, ils marchèrent quelque peu et, en titubant, ils se rendirent jusqu'au café de Ginette et y pénétrèrent.

« Maman d’amour! cria le premier jovialement en entrant, un café bien corsé, et que ça saute! » Ensuite, ils allèrent s’affaler sur la banquette de la table située face au comptoir et à droite de la porte en entrant.

« Mais, t’as pas honte, Maurice? Te saouler comme ça à ton âge! s’exclama Ginette, en s’adressant à celui qui l’avait appelée Maman.

– Bah, il faut bien que jeunesse se passe. Hein? P’tite maman d’amour! rétorqua-t-il aussitôt. »

Ginette apporta deux tasses et les posa sur la table. En retournant chercher la cafetière, elle dit : « Une chance, Maurice, que ton père t’a pas vu... il est en service ce soir. »

Les deux jeunes se regardèrent et, une fois de plus, pouffèrent de rire. Ginette lâcha prise. « Bon, vous allez boire un café et ensuite, hop! À la maison et au dodo... il est tard. Je ne crois même pas que je devrais vous donner un café à cette heure, dit-elle.

– Bah, bah, bah, allez, verse, Ginette-ette, t’as mis d’la brume dans mes lunettes! »

La dernière partie fut chantonnée sur l’air de la célèbre chanson [...]¹

La discussion se poursuivit. « Non, j’vous l’dis, continua le même inspecteur, c’n’était pas lui ce soir, mais demain aprèm’ au plus tard, on le pogne... les petits *bums* comme lui se font toujours pogner dans un délai de 48 heures.

– Vous avez bien raison, répliqua Ginette, mon mari est policier, il me raconte des histoires...

– Dites donc, Madame, l’interrompit l’inspecteur moins bavard, j’ai les poches pleines de monnaie, voudriez pas m’l’échanger, s’vous plaît?

– Bien sûr, répondit-elle. »

Et il lui tendit deux billets de 5 \$ et l’équivalent de 10 \$ en petite monnaie. Aussitôt, Ginette lui remit le billet de 20 \$ du client précédent. « Et voilà... tout droit sorti de la presse », ajouta-t-elle avec le sourire.

L’homme lui sourit à son tour, la remercia et rangea le billet dans son porte-monnaie. À ce moment, deux jeunes humoristes de la soirée de stand up comique entrèrent, complètement saouls. Pour eux, leur numéro duo avait très bien fonctionné. Ils entrèrent, chacun avec le bras par-dessus l’épaule de l’autre, et l’un d’eux cria : « deux cafés extra amphétamines! » Et ils se mirent aussitôt à rire bruyamment. Ginette poussa une bouffée d’air par le nez... « Visiblement, se dit-elle, c’est à coup sûr la soirée des inconnus. »

¹ Le texte complet – avec l’extrait manquant – est disponible sur lepied.littfra.com.

Notre Père, qui etc.

Evelyne Belliard

C'était la veille de Noël. Le 24 décembre 1998, plus précisément. Pas beaucoup de neige, cette année-là, mais un froid humide qui vous pétrifiait les os. Il devait être dix-neuf heures, peut-être dix-neuf heures trente. Une chose est sûre, c'était pendant la messe, Paul s'y était rendu avec les quatre plus jeunes. J'ouvrais une boîte de cœurs d'artichauts pendant que ma mère s'abîmait dans la disposition des croissants qu'elle empilait machinalement dans une corbeille en osier. Je me réjouissais de ne pas avoir eu à suivre la ribambelle des plus jeunes jusqu'aux bancs de bois pour anonner des cantiques, coincée entre les voisines octogénaires qui fleurait l'embaumeur. Mais je savais que je devrais éventuellement regretter d'avoir échappé à la tradition paternelle : le jugement divin allait très certainement m'attendre dans le détour. D'ailleurs, méfiante face à cette soudaine permission, j'avais demandé à ma mère pourquoi nous avions pu rester seules elle et moi pendant le fameux rituel. Le prétexte de la préparation du réveillon me semblait bien trop inoffensif. « Ton père m'a prévenue que si je mettais les pieds à l'église, il allait me sortir de là en me traînant par les cheveux et à grands coups de pied dans le cul. Je suis une sale hypocrite indigne de m'y présenter, vois-tu », qu'elle m'avait répondu d'un ton égal, en faisant un geste vague de la main. J'avais haussé les épaules en reportant mon attention sur le couvercle récalcitrant de la boîte de conserve. Entre-temps, les plus vieux étaient rentrés et nous avaient aidées à mettre la table.

En revenant de l'office, Paul a monté les six marches du vestibule en toisant ma mère avec mépris et lui a reproché de ne pas avoir respecté la tradition. Et bien sûr : « Regarde comment t'es attriquée : des guenilles! Demain, par exemple, chez ton frère, ça va valoir la peine de t'habiller comme du monde, pour ta famille de snobs, hein? » J'aurais dû me taire, c'est certain, mais quatorze ans est un âge ingrat. Tout est disproportionné, y compris le jugement : « C'est quoi le rapport? » Splendide. La claque est partie toute seule, évidemment. Mais comme le réveillon devait nous encourager à repartir sur de nouvelles bases, comme il disait, Paul s'est raclé la gorge et a entrepris un discours solennel : « Venez, les enfants. Assoyez-vous là, j'aimerais qu'on

fasse le point. Noël est la fête de la vie et de la renaissance. Je sais que notre famille n'est pas des plus harmonieuses. » Puis, adoucissant la voix : « Je sais aussi que nous avons besoin de pardon et d'amour inconditionnel pour continuer. » Visiblement ému, il s'est alors avancé devant le plus vieux et lui a tendu la main, en lui disant posément : « Je te pardonne tout ce que tu m'as fait. L'argent que tu m'as volé, les fugues que tu as faites, la honte que tu m'as apportée. Les corrections que tu m'as forcé à te donner. Mon ouvre-lettres que tu as perdu quand tu avais six ans. Tout cela, je l'ai oublié. Je te pardonne. » Il commençait à prendre goût à la miséricorde, je crois.

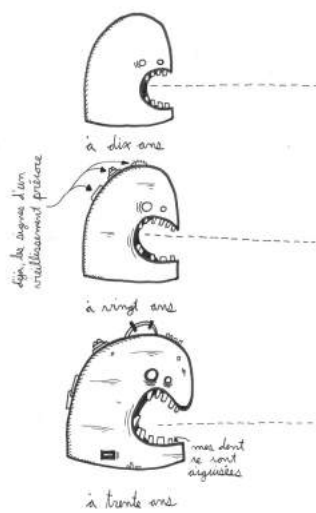
Ça s'est passé vite. Pendant que je me faisais pardonner d'être une emmerdeuse-le-portrait-craché-de-ta-salope-de-mère, le plus vieux a dévalé l'escalier menant au sous-sol. Il est vite remonté, suppôt de Satan noir de rage, et a levé les bras très haut au-dessus de sa tête. L'objet avait l'air lourd, mais je ne voyais pas encore la lame, seulement le manche de bois flottant presque au-dessus de la tête de Paul. La plus jeune se tortillait à côté de moi en réclamant ses cadeaux, le menton tremblant, les yeux mouillés rivés sur le sapin. J'ai eu le temps de voir de justesse le plus vieux arrêter la hache à quelques centimètres du crâne de Paul, la main de ma mère retenant son bras, le regard suppliant, le ton égal : « Si tu fais ça, c'est la prison. Il n'en vaut pas la peine. »

J'étais déçue. Ça aurait fait un beau titre dans le journal.

Onychophagie

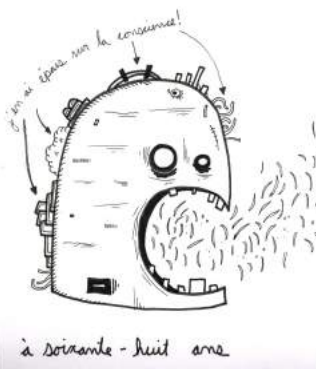
Émile Dupré

Depuis aussi longtemps que je me souviens, je ronge
mes ongles



dès les signes d'un
ostéoporose précoce

mes dents
se sont
alignées



Mais je ne fais pas
que les ronger.

Je les broie doucement,
du bout des incisives.

Ça devient une sorte
de poudre pâteuse.

Que j'avale.

Une rognure $\approx 0,1$ g et 1 mm Un ongle ≈ 1 g et 1 cm

Mes ongles poussent vite,
environ 0,3 mm/jour soit
à peu près 11 cm/année.

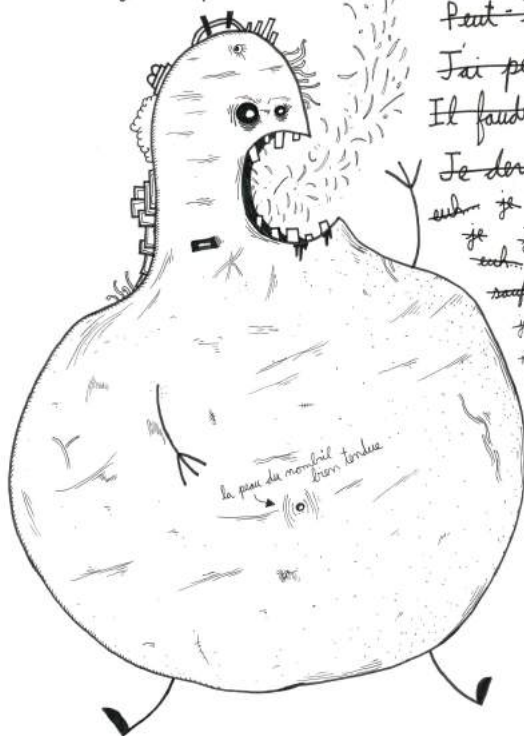
À 10 ans, j'avais avalé
 $\approx 1,1$ kg d'ongles.
(10 ans \times 10 doigts \times 11 cm)

À vingt ans: 2,2 kg (20 ans \times 10 doigts \times 11 cm)

À trente ans: 3,3 kg (30 ans \times 10 doigts \times 11 cm)

Et aujourd'hui, à soixante-huit ans,
j'ai avalé environ 7,48 kg d'ongles.
(68 ans \times 10 doigts \times 11 cm)

Je ne les digère pas.



Je m'autocannibalise en fait. Avec les années, j'ai mangé une version miniature de moi-même: 7,48kg de cellules mortes qui m'appartenaient. Ce petit être vit encore en moi, je le sens. J'ai peur qu'il sorte de mon ventre pour se venger d'avoir été mangé.



Chuchotements

Hélène Lépinay-Thomas

Je n'écris jamais.

Et pourtant me voici encore en train d'écrire.

Demandez-moi pourquoi j'écris. Je répondrai que c'est parce qu'on me l'a demandé. Que j'écris par contrainte, par obligation. Je n'écris pas par besoin viscéral. Je ne suis pas une artiste. Ne vous méprenez pas. Je n'aspire pas à faire de l'art, de la littérature. Ne me jugez pas, puisque je ne mets aucune prétention dans ce que j'écris.

Je me désiste. Je me discrédite. Je n'ai pas de grand projet littéraire. Je ne suis ni Zola, ni Balzac, ni Proust. Je ne suis pas auteur. Je ne suis ni Sand, ni Colette, ni Duras. Je ne suis pas auteure.

Et pourtant j'écris quand même.

Longtemps, j'ai cru qu'écrire venait tout seul. Que l'inspiration divine arrivait et qu'à ce moment commençait le travail de l'écrivain. Alors je n'écrivais pas et j'attendais. Aujourd'hui, je sais qu'écrire est une douleur, que la création fait mal. Je n'écris pas non plus.

S'asseoir devant un ordinateur. Poser ses doigts sur le clavier. Bouger les doigts. Aligner les lettres pour faire des mots. Aligner les mots pour faire des phrases. Rien de plus facile qu'écrire. Alors pourquoi tant d'hésitations, de désistements? Ça reste pris au fond de la gorge. Ça ne sort pas. Ça ne vient jamais naturellement; mais qui a dit que l'écriture devait être naturelle?

Après quelques mots, toujours ce doute qui revient.

Et écrire pourquoi? pour qui? pour dire quoi? Peur de faire fausse route. D'avoir des attentes trop élevées. Et le doute, toujours plus fort.

Écrire, c'est se donner une voix. Mais quelle voix? Je me sens muette. Bâillonnée par la peur. Peur de me compromettre. J'écris toujours entre les murs du confort. J'éloigne le risque. La chute me fait trop peur.

Je tremble devant l'écriture. C'est ainsi que Nancy Huston nomme cette impression, cette peur. C'est elle qui la nomme à ma place. C'est elle qui réussit à la décrire, à la dire, à l'écrire. L'éternel besoin des mots des autres.

On dit qu'il n'y a pas de règles pour écrire.

Je m'efforce malgré tout de les respecter.

Je fige.

Et pourtant, si les mots s'amassent sur la page, c'est que j'écris.

Incapacité d'écrire autre chose que du réel, du vécu. Incapacité d'écrire autre chose que de la fiction. Jamais vrai. Jamais faux. Peur de mentir. Peur de trop dévoiler. Mais réelle ou fictive, l'écriture garde toujours un peu de vérité et un peu de mensonge. Toujours cet entre-deux et toujours cette impression de trahison.

Avoir, néanmoins, le désir d'écrire. Mais peur panique de ne pas y arriver. D'échouer à bien écrire, à écrire quelque chose de bien.

La peur.

Ce sentiment d'inaptitude aussi. Cette impression d'imposture. Qui me font taire.

Peut-être seulement quelques mots. Ici et là. Pas de réelle écriture. Un murmure.

Je n'écris pas vraiment. Mais si j'ai déjà écrit, j'ai tout détruit. Aucune trace ne subsiste. J'efface tout au fur et à mesure. Aucun risque de subir le jugement, mon jugement. Éviter la honte, ma honte. Tout renier.

D'autres écrivent. Ils laissent une marque. Une marque en eux, une marque sur leurs lecteurs, une marque dans le cours de l'histoire. De mon côté, je chuchote. Je n'écris pas assez fort pour laisser une trace. De toute façon, j'ai déjà écrit que je n'écris pas vraiment. Que je ne suis pas écrivaine. Que je ne prétends à rien.

Et pourtant j'ai encore écrit.

Après le voyage

Annabelle Aubin-Thuot

Philippe ne sait plus écrire, menace de l'artificiel, de rester à l'écart.

Après le voyage

Y a-t-il seulement un avant, puis un retour?

Sentiment de retrouver certaines facettes, de lui, de son environnement-type. Ses projections et anxiétés, qui ressemblent à des insuffisances.

Après le voyage

Il sort son corps des couvertures. Transporte son sentiment d'urgence jusqu'à la table de travail, s'assoit. Ouvre le cahier qui hurle.

« L'Irlande. Des voluptés mystérieuses, auxquelles pourtant j'ai participé. Plusieurs phases, mais comme un seul rituel. »

Une magnifique débandade.

« et des éclats de pureté sur le petit sommet des jours »

L'éparpillement soigné, sur le papier, dans le toit ou chambre de bois, petits pas de feuilles. Le vent dehors, unique passage, seul mot à dire. Philippe écrit tout et rien. Barbouille, pleure en couleurs légères, sans s'en apercevoir, une page, deux pages. Philippe écrit tout, il écrit *rien*.

Comment circuler dans la totalité plurielle d'un voyage, après le voyage? Pistes grouillantes sur le corps encore, pistes défaites, avachies, pistes dépistées, d'autres généreuses, d'autres comme un lac intact.

Que reste-t-il ? Comment l'incarner? Combien de temps encore le fébrile d'engendrer?

Philippe appelle la métamorphose, appelle la décoloration. Écrit à la place de respirer.

« L'Irlande est un effleurement; elle donne tellement qu'on coupe vite le contact avec le réel, avec l'idée du réel, le besoin de réel. »

Il se lève, tente de marcher, peut-être vers la fenêtre. Oui, retrouver ces paix de maisons de pierres, ce champ de minuscules fleurs et d'herbes mêlées, libres diagonales en lumière; son champ préféré, qui invite à l'amour et au silence. Les flottements de ce paysage, ou de l'Irlande – lequel des deux? Philippe a le sentiment de n'avoir rien enclenché, seulement d'être dans le

geste, dans la beauté des états répandus, réciproques.

Il pense : le paradis terrestre est une sorte de prison. De cellule extravagante, où tout est permis, alors on agit sans lien avec ce qui nous précède.

Il décide de sortir, de pénétrer l'après-midi et de se laisser dominer par le soleil et la sécheresse, marchant la nonchalance, trimbarrant toujours quelques soupirs d'Irlande.

La magie est dans l'après-contemplation, se dit-il. Et c'est la magie du présent qui le porte, le détourne de ses fausses lamentations ou prières névralgiques.

« Authentiques éléments, incompréhensible monde, et surtout d'amour. L'amour comme première et dernière magie. Passivité *qui produit* dans l'impossible monde. » Les mots posés tout à l'heure volent dans la chambre vide, se prélassent au bord de la fenêtre. Fenêtre elle-même béate.

Philippe marche, si lentement maintenant, se veut brindille qui grille doucement parmi les prés, les vaches et les constructions de pierres. Il pense : sommes tous que des états vulnérables, épris.

De dilles-brins humains.

Puis il rentre, tout simple dans son immensité sondée. Les membres sûrs et reconnaissants de leur commune gravité. Monte les escaliers, retrouve le cahier. Relecture, et confiance qui guide, tire vers l'idée du rêve de la nuit dernière. De la nuit à venir.

Après le voyage

Philippe veut se rappeler, non pas tout, même pas l'esquisse, les pas de danse. Mais il veut se rappeler la force. Pas celle que l'on nomme; celle qui s'intègre à la vie, qui mène nos troupes intérieures, qui rugit et ravage, et emporte avec elle tous les potentiels, en bousculant les autres forces, et coïncide inopinément.

Quels motifs, quelle tournure? Si les crayons pouvaient prendre en feu... Philippe veut confirmer la force, la montrer, l'écrire. Ou plutôt qu'elle l'écrive.

Cet après-midi-là il a fait si chaud, et Philippe s'est emporté. Les couleurs ont fait ruisseaux et plumes dans la chambre de bois. Personne n'était là, mais les mots ont suffi, ils ont éclaboussé les murs. Il s'est inscrit :

je la veux pour orage et pour misère
je la veux pour pèlerinage ultime
toutes ses éclaboussures à elle

Jour de grève

Philippe G. Veillette

quand donc la rue n'est-elle qu'un passage
multiple personnage secondaire
où est-il cet accroc dans le trottoir
port si fort d'une journée si neuve
qu'on ne lui sourit pas

pour encore boire des feux de fin de maison
du moins quelqu'un l'a cru la grande
cruie d'entrailles de terre vivante j'ai
mitraillé mes jachères
un barrage de saisons bleues faisant feu sur nous deux
qui seront des manicouagans silencieuses inondations
de vies à la traîne
d'un décor de nuit blanche
sur un trottoir dans un appartement la
côte-nord plein les yeux

jour de grève
et la mer du moins

Que ça chicane mais que ça l'aille quelque part

Roxane Desjardins

j'ai parmi ta forêt boréale de chevreuil caché
de la parole à vendre
pour mettre toute ma force dans des muscles qui tendraient les arbres
et leur envoyer des sommets
pour secouer les épines

nous laissons dans la neige des traces
qui ont d'affaire à geler là
que quand on repasse le temps a passé dessus
comme sur le trottoir
devant nous le soleil cogne il faut s'avouer
que le bât blesse assez que c'est
une furie d'abattre les hivers
en poussant
pour se planter dans la chaleur du lit que ça revienne

Il existe un autre nord

Raphaëlle Beauregard

les aubes amères sont indicibles

prisonnières

de moi

tu me regardes te hanter
je sais quels trains filent dans tes pupilles salies
ceux qui sont partis
enfouis sous une neige-fossile

je te regarde me déconstruire
une fleur explosée dans le vide écœurant
enlisée dans la boue d'une saison
froide et éparpillée

je suis sans-reflet au pays des miroirs

rien ne sert de serrer
les poings
les dents

la légèreté s'en est allée avec le dernier des oiseaux

j'ai respiré tout ce qui est interdit
la poussière sale les crachats inconnus

en vain

j'ai perdu un peu
de ce qui ne m'allait plus
ce que personne
ni toi
n'avez jamais demandé

la sarabande des impossibles

malgré le vide
les limbes de l'aube accusent l'immensité morte
la lande de tout ce qui est déjà pourri

une mosaïque dans l'indéchiffrable

mais ma prière gît dans l'absurde
un cri jamais né

désert de neige sur les paroles vaincues

je me réveillerai
quand le sang se sera évanoui
quand la terre sera amnésique

il n'y pas d'envol pour ceux qui n'oublient pas

Suite à la jetée

Philippe G. Veillette

s'empêcher de respirer pour
se perdre en mer blanche on n'a
absolument rien pour vivre ailleurs qu'ici
avec les mêmes mots pour le dire

repenser les mains unies
en feuilles tombant de rire sur l'aile
d'une carrière désertée de ses
mois de mai à la ronde de nuit

le bleu traçant des croquis
et des esquisses de lunes
paul-marie j'appelle
et vous êtes mort en coquillage

À l'autre, qui n'est pas moi

Karianne Trudeau

Matin rouge qui plane sur toi, et tu cours dans le parc avec le souffle court, tes mots coincés dans la gorge changent la forme de la buée qui sort de tes lèvres. Tu as laissé derrière le lit défait, le *e* muet, tout ton corps est l'indicible qui parle à travers les soubresauts de la chair au contact du pavé. Tu viens d'on ne sait où et tu ne vas nulle part. C'est l'automne, tu es grise comme le reste et il est sept heures. Tu avances avec quelque chose, sur les épaules, comme le poids d'un monde qui t'échappe un peu. Tu n'as peut-être jamais bien su à quoi pouvaient servir ces fluides qui coulent dans tes canaux artériels et lacrymaux.

Midi au coin de la rue Laurier et de l'avenue du Parc, et tu cours encore et toujours avec ton corps qui hurle que tu t'en fous, ton corps qui fond dans le froid et qui fait comme des petits trous d'obus dans le tapis blanc. Tu n'y laisses pas ta peau, mais presque : des gouttes de ta peau c'est tout de même une des parties du tout. Tu fumerais une cigarette, mais tu ne sais pas où trouver l'espace en toi pour d'autre air alors qu'il en manque déjà, de l'espace. Tous les petits et les grands riens en prennent trop, te saturent, déjà que ton corps est trop étroit. L'hiver te fait pâle comme le reste et peut-être est-il onze ou quatorze heures.

La lumière finit par ne plus faire la grève et elle te laisse une heure de plus pour que tu coures avec ton collier de bois où les feuilles ne poussent pas. Tu as perdu des plumes, c'était un long après-midi, une saison, et c'est plus légère que tu progresses dans les choses qui meurent et celles qui naissent. Tu te mélanges au sol fangeux des soirs de mars – mars comme le noir ou comme le mois – et parfois, s'il y avait un cardiogramme du rythme de tes pas, il y aurait des pointes vers le bas. C'est rassurant, tout n'est pas plat, ne scille pas, ne t'inquiète pas même si tu titubes de toujours aller, de ne jamais venir, revenir, de toute façon les vivants vont et les morts reviennent, tu utilises le bon verbe. Tu ne t'arrêtes pas, dix-sept ou dix-huit heures, le même nombre d'heures que ton âge. C'est le printemps, mais toi tu as des boutures d'amertume, puisque par chance il fait froid, rien ne croît vraiment.

Milieu de nuit, et ça n'en finit pas, ça n'en finit plus, cela finira-t-il un jour,

de toute façon. Ton gilet trop grand colle à ta peau laquée, à tes os saillants, tu n'es plus grand-chose, il faut croire. Chaleur du midi à minuit, tes tempes battent la chamade de ton cœur déficient. Tout est frais-né, pourtant, sauf toi, peut-être. Tu cours pour oublier ce ciel auréolé de pourpre et de gris qui occupe toute ta tête. Tu marches, tu cours, tu marathannes – toi qui ne comptes ni les kilomètres ni le temps – et chaque pas est un coup supplémentaire porté aux parois de ton crâne. Tu cours et tu fais comme si tu n'avais pas ton âme de houblon à trimballer, comme si tu n'avais pas ce boulet à la cheville, cette mer de bourbon à l'intérieur, comme si tu ne risquais pas de t'y noyer à chaque instant. Tu t'emmêles un peu plus, de plus en plus, les méninges et les pieds. Puis te les prendre ensemble, les pieds dans les pieds, te casser la gueule, tomber nez à nez avec toi-même, avoir des vapeurs d'asphalte qui te montent aux bronches, la tête molle et les yeux à genoux. Gésir la joue dans ce flou qui monte de la rue lorsque Montréal est un four crématoire.

Il a fallu que tu la traverses, la rue, les yeux pleins de ces vagues lumières d'août, pleins du rien qui pesait lourd, que tu courses, que tu ne t'arrêtes pas parce que tu en serais morte de ça aussi, de toute façon. C'est dans une petite ou une grande onomatopée, un boum ou un crac, que ça s'est passé.